

Traduire la culture

Palimpsestes

Revue du Centre de recherche en traduction et communication transculturelle anglais-français / français-anglais
Presses de la Sorbonne nouvelle, n° 11, 1998

« Traduire la culture »: titre exaltant, par lequel *Palimpsestes* nous convie, en ces temps d'accélération des échanges interculturels dans le « village planétaire », à une réflexion nécessaire – mais jamais ennuyeuse – sur l'un des défis que les traducteurs n'en finissent pas de relever : trouver dans la langue cible les mots pour accueillir, en les dénaturant le moins possible, des éléments d'une culture source parfois si éloignée qu'elle remet en cause le concept même de traduction. En témoigne l'exemple – donné par Jean Sévry – de la littérature africaine anglophone, dont les proverbes, aphorismes et chants de louanges rendent particulièrement périlleuse la navigation entre les deux écueils de de la « fidélité incompréhensible » et de « l'infidélité intelligible ».

Certes, il s'agit d'un cas extrême, mais lequel d'entre nous n'a pas eu, un jour ou l'autre, du mal à concilier exigence de limpidité et souci de respecter la spécificité du texte original ? Rose-Marie Vassallo prouve en tout cas que c'est un dilemme bien connu du traducteur de littérature enfantine, confronté à la déferlante des *valentines*, *cheerleaders* et autres parties de *lacrosse* venues d'outre-Atlantique ; devant cette « marée d'altérité », elle nous met en garde – note grave dans un article fort drôle – contre la tentation de surtraduire, l'une des pires trahisons étant de déflorer le texte pour le lecteur en herbe. Dans son travail sur la problématique de l'explicitation, Marianne Lederer arrive à une conclusion très proche, s'appuyant en particulier sur la traduction réussie du roman de Vikram Seth, *A Suitable Boy*, pour inciter le traducteur à ne « pas se laisser cacher la forêt par les arbres », à ne pas sous-évaluer « la capacité des lecteurs de tenir compte du contexte pour surmonter une ignorance ponctuelle ».

Avec la nécessité de restituer les écarts culturels internes à la langue source, c'est un tour d'écrou supplémentaire qui est donné. Textes à l'appui, Jean-Pierre Richard démontre qu'un auteur noir comme John Edgar Wideman introduit délibérément dans son roman *Philadelphia Fire* des références culturelles inintelligibles pour une partie de son lectorat américain – blanc, en l'occurrence – obligeant le traducteur à se faire « ajusteur d'ignorance ». Jean-Michel Déprats, lui, évoque avec franchise son sentiment de défaillance face à l'anglo-irlandais de J.M. Synge, à cette double exigence à laquelle il se sentait soumis : traduire à la fois une langue duelle, distincte de l'anglais, et l'écriture singulière de Synge. Dans un autre registre, Catherine Delesse met en lumière l'incidence du fossé culturel entre la Grande-Bretagne et les États-Unis sur les choix sémantiques, stylistiques et linguistiques des traducteurs en comparant les versions britannique et américaine d'un album des aventures d'Astérix.

Toujours à propos de traduction « transatlantique » – mais peut-être vaut-il mieux ici parler de trahison – Marie-Françoise Cachin attire notre attention sur les modifications, pour le moins discutables, infligées à plusieurs textes littéraires britanniques avant leur publication aux États-Unis. Un ethnocentrisme éditorial qui se retrouve dans le choix des oeuvres québécoises traduites (ou pas...) au Canada anglophone. À travers une étude de la traduction et de la réception des livres de Roch Carrier et de Réjean Ducharme, Jane Koustas montre les effets pernicieux d'une sélection faite « non pas selon la place des oeuvres au sein de leur propre culture, mais selon le système de valeurs et les aspirations de la culture d'arrivée ».

Palimpsestes n° 11 nous éclaire également sur la modernité de Hobbes traducteur et théoricien de la traduction, sur le statut particulier du nom propre, le rôle de l'intraduit culturel dans la presse anglo-saxonne, ou, encore, l'adaptation stylistique et culturelle des ouvrages d'informatique jugée indispensable pour respecter les modalités de la relation auteur-lecteur dans la culture d'arrivée. Malgré leur apparente diversité, tous ces travaux explorent bien une même problématique – développée au début du recueil dans le brillant plaidoyer de Jean-René Ladmiral pour les traductions *ciblistes*, puis par Annie Brisset dans son article sur l'identité culturelle de la traduction – qui donne son unité à ce numéro : une traduction digne de ce nom n'est-elle pas celle qui respecte avant tout la singularité – et pas nécessairement la lettre – du texte premier ? Ou, pour citer la lumineuse présentation de Paul Bensimon, l'essentiel n'est-il pas que « le texte traduit *fonctionne* dans la culture cible de la même façon que l'original dans la culture source » ? Il n'était pas inutile de le rappeler.

France Camus-Pichon